

CONCLUSION

Arrivé à la fin de ce travail, je suis surpris d'avoir été aussi long. Les lecteurs qui ne tiennent pas au Cap St-Ignace ont pu bailler aux corneilles ; mais tout occupé de mes paroissiens, je n'ai rien voulu omettre de l'histoire du passé, persuadé que la parole du poète est toujours vraie : " *Hæc olim meminisse jubabit* : " on goûte un plaisir sensible à vivre, par le souvenir, dans un lointain plein d'intérêt.

Et afin de resserrer les liens qui unissent St-Ignace de Loyala avec les paroissiens du Cap, je termine en mettant sous leurs yeux un court abrégé de la vie du fondateur de la Compagnie de Jésus.

Dans le temps où Luther commençait à répandre le Protestantisme, la très-sainte Vierge, qui a vaincu toutes les hérésies, choisit un homme plein de courage pour fonder la compagnie des plus vaillants défenseurs de la vraie foi. C'était un gentilhomme espagnol, capitaine dans l'armée de Charles-Quint. Fils de Bertram, seigneur d'Ognez et de Loyala, d'une des premières familles de Biscaye, parent du duc de Najare, il avait été élevé à la cour de Ferdinand V et s'était signalé par sa bravour, notamment au siège de Pampelune où il avait été blessé. Fier, joli, délicat, aimant le monde, les lettres, les plaisirs, il avait vécu jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans sans presque penser à son salut. Ce n'est pas qu'il fût impie : il avait de la foi, et comme il faisait très-bien les vers, il avait composé, dit-on, un petit poème en l'honneur, de saint Pierre. Mais la vanité, l'amour de la gloire était sa passion dominante. Il se fit couper un os de la jambe droite, qui avait été brisée d'un coup de canon et mal